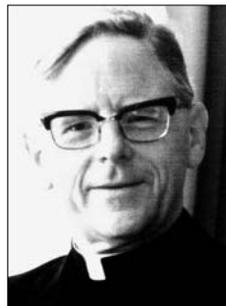


**Père Richard McCullen, CM
Supérieur général de 1980 à 1992
de la Congrégation de la Mission
et des Filles de la Charité**

P. Lauro Palú, CM



Le Conseil de Rédaction de *Vincentiana* me demande un témoignage sur le *Père Richard McCullen*, dont les membres de la Congrégation se souviennent avec joie. Je l'ai accompagné durant son second mandat de Supérieur Général. L'objectif est donc de partager un peu de l'expérience vécue de très près avec le successeur de St Vincent de Paul, durant le temps où nous avons travaillé ensemble.

J'écris avec émotion, me souvenant de l'ambiance à la Curie Généralice, de l'amitié entre tous, des aides de tout type que nous nous prêtions. C'est avec beaucoup d'émotion également que je me rappelle tous les noms et que j'entends seulement quelques uns dire « *je suis là* » puisque les autres sont déjà à la Mission du ciel : Paul Henzmann, Miguel Pérez-Flores, Jean-François Gaziello, Alberto Piras, Léon Lauwerier, Stanislao Prosperini, Luigi Festari, Alejandro Rigazio, Thomas Cawley, Victor Bieler, le frère Joseph Nagel, Soeur Eleanor McNabb, Soeur Mary Ellen Sheldon, Soeur Montserrat Roset, je me souviens de tous avec tendresse.

Comme ce sont des souvenirs personnels d'amitié et de travail, ceci n'est pas une histoire de la Congrégation, ni un jugement sur le mandat du père McCullen.

J'ai connu le Père Richard McCullen à l'Assemblée Générale de 1980. Lors des réunions de la Conférence Latino-Américaine des provinces vincentiennes, avant l'Assemblée, nous cherchions les critères pour élire le nouveau Supérieur Général, celui qui remplacerait le Père James Richardson. Nous avons suggéré tellement de qualités (santé, âge plutôt jeune, travaux diversifiés en pastorale, expérience avec les Filles de la Charité, maîtrise de plusieurs langues étrangères)

qu'à un certain moment, le Père Martiniano León (du Venezuela) a demandé au modérateur qu'il suspende quelques heures la réunion, pour pouvoir aller au Vatican, savoir si le Pape Jean Paul II, accepterait d'être élu comme notre Supérieur Général ...

L'Assemblée commença et nous savions que les candidats les plus probables étaient José Elías Chaves (de Rio de Janeiro, qui avait été nommé Evêque par le Pape quelques mois auparavant...), Florian Kapuściak (conseiller général de Pologne, qui écrivit à l'Assemblée pour dire qu'il ne pourrait accepter, s'il était élu), Miguel Pérez-Flores (de Salamanque, Espagne), Richard McCullen (d'Irlande) et d'autres encore. Les échanges d'informations commencèrent, les « campagnes électorales ». On cherchait à savoir ce qu'avaient décidé les groupes linguistiques. Tout était agitation curieuse et bien intentionnée qui indiquait le cap de l'Assemblée, la rédaction de nouvelles Constitutions.

Nous nous rendîmes à la belle chapelle du *Collegio Leoniano*, dans la maison provinciale de Rome, pour l'Eucharistie d'invocation à l'Esprit Saint afin qu'Il nous indique le meilleur candidat. Avant d'entrer, j'ai fait remarquer au père McCullen, qu'on entendait beaucoup son nom. Il me dit qu'il ne parlait pas d'autres langues, presque seulement l'anglais. Je lui ai dit que cela n'aurait aucune importance, les Assistants et le Secrétaire Général étaient là pour cela. Quelques années plus tard, lorsque quelqu'un lui demanda, lors d'une discussion dans la province du Brésil, comment il se sentit lorsqu'il fut élu Supérieur général, il avoua qu'il était très tranquille pour accepter ce travail étant donné ce que je lui avais dit sur les langues et les aides qu'il aurait.

Lors des scrutins successifs, le père McCullen devança le père Pérez-Flores, qui lors du vote préalable était apparu en premier. Le père Pérez-Flores fut tout de suite élu Vicaire Général. Un des témoignages les plus beaux de cette Assemblée et des résultats fut la loyauté sans limites et absolument efficiente du Père Pérez-Flores envers le Père McCullen, durant les deux mandats qu'ils exercèrent ensemble ...

Lors de cette Assemblée de 1980 qui dura 54 jours, nous essayâmes, entre autres choses, de formuler l'objectif de la Congrégation (un objectif ? deux objectifs ? trois objectifs ?). Nous n'arrivâmes pas à conclure sur tous les raisonnements parce que les uns

demandaient la parole, attaquaient les positions des autres, sans pondérer leurs arguments, sans entendre les motifs pour rejeter fortement certaines formules, etc. Un matin, j'ai demandé à la Commission Centrale qu'elle nous propose une longue session où nous pourrions parler les uns avec les autres, et non pas les uns contre les autres. Nous avons réussi mais pas entièrement.

A la fin de la matinée, le Père Erminio Antonello (de Turin), parlant pour le groupe de langue italienne, proposa un texte qui semblait répondre à ce que les divers groupes désiraient. C'est l'actuel numéro 1 des Constitutions.

En 1983, le Père McCullen visita la province de Rio de Janeiro. Quand le Visiteur me présenta, le Père McCullen répondit: Je sais bien qui c'est, le Père P. Palú, l'homme du consensus ». Et lorsque je fus élu, à l'Assemblée suivante en 1986, nous étions deux nouveaux assistants, le Père Robert Maloney et moi, et deux qui avaient été réélus : les Pères Pérez-Flores et Jean-François Gaziello. Souvent, nous étions deux à avoir tel avis, et les deux autres, un autre avis. C'est au Père McCullen que revenait le vote décisif, mais il ne le donnait jamais, nous emmenant vers d'autres considérations, essayant d'atteindre un consensus. Le Père Robert Maloney suggéra, quelques fois, de reporter la décision au lendemain. C'était vraiment très émouvant de le voir dans la chapelle, priant le Seigneur, lui demandant ses lumières, et ne passant pas dans nos chambres pour essayer de nous convaincre ... Le Père McCullen me confia la préparation d'un petit texte sur la prise de décision par consensus et non par majorité. Le consensus, ce n'est pas exactement un consentement mais l'effort de voir ce qui est commun dans ce que l'on désire et propose.

En tant qu'Assistant Général, une de mes tâches était d'accompagner le Supérieur général dans ses visites aux Provinces ou aux réunions spéciales. Je l'ai donc aidé au Portugal, en Espagne (pour les rencontres de « *Jeunesse Mariale Vincentienne* » à Torre de Benagalbón) et en Italie (pour la *Jeunesse Mariale* à Loreto), au Mozambique, en Egypte et dans les Provinces Brésiliennes (Rio de Janeiro, Curitiba et Fortaleza). Il m'a désigné pour accompagner les Volontaires de la Charité au niveau international (*Association Internationale de Charité*, AIC). Il m'envoya aux réunions de leur Assemblée Générale et autres commémorations de centenaire de la *Société St Vincent de Paul* (SSVP). Ma tâche, fut dans une grande

partie, d'éclaircir et tranquilliser l'ambiance, en disant clairement que le Supérieur général n'essayait pas d'unir les dames de la Charité aux messieurs d'Ozanam, dans une nouvelle association internationale. Durant 12 ans, je fus le lien entre le Conseil Général et ces branches de la Famille Vincentienne, et dans les dernières années, je fus nommé par le Vatican comme assistant ecclésiastique international de l'AIC.

Lors des visites aux Provinces de langue portugaise, je devais faire la traduction de ses homélies et discours. La beauté de son anglais et le soin spécial avec lequel il écrivait et publiait était connue et très appréciée. Il nous demandait des traductions littérales, soignant la fidélité au texte. A certaines occasions, je me suis vu obligé de lui dire que le portugais, c'était moi qui le connaissais ..., quand il insistait sur le fait que deux négations dans une phrase donnaient la force nécessaire à sa pensée... Pour les gens simples, lui ai-je répondu, il est plus facile de comprendre « nous devons faire » que « nous ne pouvons pas ne pas faire » ou « nous ne pouvons pas ne pas dire » ... Il l'a compris et n'a jamais insisté à nouveau. Il disait qu'en exposant ses pensées, il pensait aux frères et sœurs plus simples, et qu'il ne laissait rien paraître précieux, cultivé, raffiné ou peu accessible à tous. Au Mozambique, il parlait en anglais et je traduisais en portugais, et un maître d'école le disait ensuite en langue *changana*. Il me demandait : " J'ai dit tout cela? ", parce que le *changana* a des structures très différentes de nos langues européennes et occidentales et allonge notablement les phrases.

Lors de la première visite à Lisbonne, il me dit : « *Maintenant, tu traduis en portugais* ». Pas de problème, lui ai-je répondu, je le ferai. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'il commença : "*First of all...*" Je pensais qu'il parlerait en italien... dans certaines occasions comme celle-ci, j'ai senti de façon très vive et concrète ce qu'est la grâce d'état car à Rome, j'arrivais difficilement à comprendre tout son anglais. Il disait que dans les visites aux Provinces, il parlait toujours en anglais, parce qu'il désirait être sûr d'avoir dit tout ce qu'il désirait réellement dire, et qu'en outre il se fatiguait moins.

Il reconnaissait simplement qu'il n'avait pas tant de facilités avec les langues. C'est pour cela, qu'au Brésil, Portugal et Mozambique, chaque soir, il préparait avec moi la lecture des textes du jour suivant. Je lui faisais des copies agrandies à 120%. Les sœurs disaient souvent qu'il comprenait parfaitement les textes, parce qu'il faisait des pauses

très intéressantes, au moment le plus adéquat de la phrase. Tout cela je l'avais noté, avec des signes que nous comprenions, la pause normale dans une énumération, une pause plus grande d'opposition, la pause suivant certains mots pour marquer certaines insistances qu'il savait apprécier.

Après avoir visité presque une douzaine de Provinces de Filles de la Charité de langue portugaise, il me disait parfois de répondre à sa place, directement, ce que je savais qu'il allait leur répondre à elles ou aux jeunes que les sœurs soignaient... Il leur réservait toujours un long temps, pour répondre à leurs questions, satisfaire leur curiosité à l'infinie.

Les jeunes étaient une des passions du père McCullen, la raison de ses espérances, un champ dans lequel il désirait semer une quantité de vérités et enseignements pour cultiver leurs cœurs et élever leurs âmes, en leur présentant les idéaux du christianisme et le chemin de St Vincent et Ste Louise ou d'Ozanam. Les jeunes répondaient à sa sympathie et l'aimaient énormément, j'en ai été témoin à Benagalbón et à Loreto chez la JMV.

Dans les visites aux provinces, il parlait avec chaque confrère, chaque fois que c'était possible, attentif aux marques d'affection qu'il remerciait de tout cœur. Il leur posait des questions sur leurs travaux, leurs joies, leurs espérances. En parlant avec des séminaristes, il leur faisait voir la beauté de la vocation vincentienne et il s'intéressait à leurs études, leurs travaux, en les encourageant à apprendre des langues étrangères.

Pour donner vie à ce désir de communication entre tous les membres de la Congrégation, il encouragea les provinces à installer dans leurs secrétariats les premiers *fax*s. La modernisation commençait à la Curie, avec les premiers ordinateurs, avec l'enthousiasme de Pérez-Flores, William Sheldon, Robert Maloney et, peu après, Victor Bieler. Le secrétariat général passa des machines électriques de Paul Henzmann à l'ordinateur de Victor Bieler et d'Emeric Amiot d'Inville.

Lors des visites, on faisait normalement un peu de tourisme. Il se maintenait toujours cultivé et intéressé par les endroits et les constructions. A Rio de Janeiro, quand il visita la province, le Visiteur l'emmena au Christ Rédempteur, la grande statue qui bénit les habitants de la *ville merveilleuse* et tout le Brésil. En haut de la

montagne, quand il vit les lumières publiques de la ville s'allumer, la chaîne de lumière qui parcourait les avenues, il ouvrit ses bras, comme le Christ, absolument heureux, comme si lui même avait été transpercé par la lumière. Lorsqu'il revint à Rio de Janeiro, 6 ans après, il me redemanda de lui faire voir les mêmes merveilles. Je l'ai vu avec les mêmes émotions en Egypte, devant les pyramides, lors d'un spectacle de son et lumière.

Se promener comme touriste ou visiteur, chéri et important, signifie devoir manger des choses rares et typiques des cultures (et il visita toutes les provinces des différents continents). Il ne craignait apparemment pas les viandes étranges, les ragoûts inconnus car il savait qu'on ne lui offrirait pas de choses mauvaises ou dangereuses. Il dégustait sans soucis des plats polonais à Curitiba, des poissons typiques de Fortaleza, d'excellents fruits du Nordeste brésilien, des curiosités d'Egypte etc. Mais il avait un soin particulier à ne pas tomber malade ou avoir un problème d'estomac qui l'empêcherait d'être présent quand les Pauvres commençaient leurs fêtes avec des numéros artistiques qu'ils préparaient depuis des mois. A cause de cette délicate attention pastorale, il laissait de côté ce qui lui semblait problématique, dangereux ou ce qu'il savait qu'il ne pourrait pas bien digérer.

Il savait admirer les danses, les cantiques, les chorégraphies. Il aimait voir les jardins et les collections de plantes présentes dans les maisons des sœurs. On lui offrit une très belle orchidée à Rio de Janeiro et il l'a conservée plusieurs jours, pour l'apporter à sa maman, très âgée, car il se rendait ensuite directement en Irlande. Celui qui l'a entendu parler avec sa maman au téléphone, sait ce qu'est la tendresse, l'affection, le cœur dans les mains chaudes et aimantes d'une maman. Et il avait à l'attention de la Supérieure Générale des Filles de la Charité la même affection que St Vincent pour Sainte Louise.

Un exemple de sa délicate attention pastorale : au Mozambique, on lui offrit une douzaine de pièces et quelques autres plus simples d'un artisanat riche, plusieurs pièces étaient en bois précieux comme l'ébène, le cèdre rose et rouge. Comme cela pouvait nous poser problème à l'aéroport, nous avons regardé quelles pièces emporter pour la Curie Généralice. Il lut certainement dans mes pensées car il m'offrit un petit cheval en cèdre rose, monté par un missionnaire qui portait un étendard avec l'inscription *Aimez vous les uns les autres*. Il dit alors : “ moi j'emmène ces deux bâtons de commandements, deux

pièces d'ébène noir symboliques, des sceptres liturgiques de pouvoir de tribus locales, *et le petit cheval c'est pour toi* ". Il sentait qu'il était vraiment notre leader, avec toute sa simplicité et son amitié, il mit en pratique cette conscience avec vérité et clarté.

Délicat, pas scrupuleux mais sympathique dans ces obéissances. Il m'appela un jour pour être à midi moins cinq dans son bureau. Je le trouvais avec une bouteille et deux verres. Il me parla de tout un tas de choses pendant les 5 minutes qu'il manquait pour conclure le temps de secret pontifical et pouvoir m'annoncer que le Pape avait nommé évêque José Carlos Melo, de ma Province. Nous avons fêté cette nomination en portant un toast.

Quand le père Maloney commença son premier mandat, comme Supérieur Général, il nous envoya, nous ses assistants, apprendre ou perfectionner une langue étrangère. Je suis allé en Irlande pour l'anglais. Le Père MacCullen m'attendait à l'aéroport et m'emmena "chez moi" (Raheny), où je suis resté un mois. Pendant les week-ends, il m'emmenait visiter son pays, le vert riche et splendide des campagnes et du littoral, les croix typiques des lieux traditionnels, il m'expliquait le sens de chacune avec détail, leur richesse théologique et historique. Il m'emmena sur les traces de St Patrick et d'autres saints, heureux d'appartenir à cette race et d'avoir de tels ancêtres.

Parler de toutes ces grandes réalités aidait le Père McCullen à oublier pour un moment les problèmes qui l'angoissaient, comme le manque de vocation dans sa Province et en général, les tristes cas d'alcoolismes dans le clergé et les scandales de prêtres dénoncés pour pédophilie. Il est certain que les dernières années furent tristes mais sans lamentations. Il est très joli de voir la galerie de photos sur *Internet* lorsque l'on cherche *Richard McCullen*, Deux choses m'ont interpellé : les dernières potos de son visage à la veille de ses 90 ans marqué par l'âge comme le Pape Jean Paul II, la lumière, la fermeté, la profondeur et la bonté de son regard. Il aima beaucoup le moment où le père André Dodin publia la photo très connue du premier portrait de Saint Vincent, avec le visage incliné, qui sera le geste caractéristique de St Vincent. Dans beaucoup de photos également, le Père McCullen inclinait sa tête, à la manière de St Vincent. Et dans toutes les photos, il nous regardait attentivement, comme voulant pénétrer nos âmes, avec intensité et affection, sans trembler, sans peurs, sans menaces mais avec un cœur généreux.

Nous avons écrit des messages de Pâques et de Noël, durant plusieurs années ses messages étaient toujours très personnels car il se référait à ce que nous avions vécu lors des 6 années de son second mandat. Et il me remerciait, à plusieurs reprises, pour les petites aides que je lui avais apportées comme Assistant. Quand les temps forts des conseils terminaient deux fois par an, en général nous partions pour des visites, pour des temps d'exercices spirituels avec les confrères ou avec les Filles de la Charité. Je lui proposais, chaque fois que cela m'était possible, d'écrire des lettres dans les langues que je connaissais. Ceci lui paraissait une aide extraordinaire, imprévue, comme ci cela était une aide méritoire. J'en profitais pour améliorer mes connaissances, me familiariser avec les exigences ou délicatesses des différentes cultures. Dans les lettres aux italiens, il me demandait de mettre les superlatifs si affectueux tels que *carissimi*, *devotissimo*, etc. Aux brésiliens, je devais mentionner les "*saudades*", presque les nostalgies. Après 1992, il écrivait aux amis brésiliens avec ce qui lui restait du portugais. Il lisait la revue du *Colégio São Vicente de Paulo*, que je dirigeais à Rio de Janeiro, et il commentait les sujets. La dernière lettre qu'il m'envoya fut pour mes 50 ans de sacerdoce. Je me réjouissais de voir à quel point il était généreux et cultivait sa mémoire en se rappelant des choses passées et surtout de voir comment il apprit de St Vincent que nous devons être reconnaissants envers ceux qui nous aident, aussi invisible que ce soit cette aide.

Un grand confrère, un ami, un frère aîné inoubliable.

Traduit pour : Mme Marina Malandain